L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

G. P. WEISSE & Co. Rue de Chartres No 73, Entre Conti et Bienville

NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 16 NOVEMBRE 1861.

G. P. WEISSE, F. LINET. N. DUFOUR, G. HARRY. Editeurs-Propriétaires.

Nouvelle-Orléans,
SAMEDI MATIN, 16 NOVEMBRE.

Ventes à l'encan de ce jour.

Par D. E. Morphy, à l'entrepôt des Marchands, rue Bienville — Matière impermable pour les toits.
Par R. B. Sykes, 56, rue Magazine.—Articles divers.
Par H. Samoy, 45 et 47, Vieille Levee. — Marchandises sèches, chaussures, chemises, &c., &c.
Par O. Lelaumont, Blache & Co., 69, rue de Chartres — Savon en barres.
Par M. Barnett Jr., coin Chartres et St-Louis,—Porcelaine, faïence, objets de fantaisie, &c.
Par Francis Fernandez, 114, coin St-Louis et Chartres — Articles de modes, rubans de soie, robes de soie, &c. Aussi, colonnes en fer.
Par Ch. E. Forstall, à midi, à la Bourse des Négociants et Encanteurs.—Une esclave et deux propriétés de la succession Adélaïde Brown.
Par M. Barnett Jr, à midi, à son magasin, à l'encan, rue de la Levee Chartres et St-Louis.—Meubles.

La recherche de l'inconnu.

Quand un gouvernement se met en tête une chimère, une série de revers continuels ne suffit pas pour le convaincre de sa folie. Comme le joueur entraîné par la passion, il sacrifiera jusqu'à ses dernières ressources dans l'espoir illusoire d'obtenir une revanche qui lui permette de regagner tout ce qu'il a perdu. Si seulement il obtenait une grande victoire, se dit M. Lincoln, exactement comme la vieille femme entichée de loterie qui s'écrie en soupirant, "si seulement j'avais un quine" et qui vend tout son bien pour courir après l'ombre d'un gros lot. De tous les points du Nord on corne aux oreilles de M. Lincoln : obtenez une victoire ou l'opinion publique vous abandonne ; de toutes les capitales européennes on lui écrit : "gagnez une grande bataille sinon les Etats Confédérés vous être reconnus." Et le pauvre M. Lincoln remet avec acharnement à la lutte des combats, et le sort persiste à lui répondre ironiquement *perdu*. Perdu à Lexington sur les bords du Missouri, perdu à Leesburg sur les bords du Potomac, perdu à Belmont sur les bords du Mississippi. Essayons de l'Ohio se dit-il, cette riviere me sera peut-être plus favorable, et il engage cent mille hommes dans la nouvelle partie qui va se jouer dans le Kentucky.

M. Lincoln, il faut lui rendre cette justice, est beau joueur. Les pertes, loin de le découragent ne font que stimuler son ardeur. Il redouble partout ses enjeux en prenant seulement la précaution de changer ses atouts, c'est à dire ses généraux.

Au Missouri, Lyon a remplacé Harney. Fremont a remplacé Lyon pour faire place à Hunter qui lui-même doit céder son poste à Halleck. Au Kentucky, Anderson, a peine entré en fonctions, passe son bâton de commandement à Sherman et celui-ci a en à peine le temps d'organiser ses forces qu'un troisieme général, Buel, lui est substitué. Deux autres concurrents Mitchell et Rousseau n'ont également fait que paraître et disparaître comme des météores. Semblable au joueur à la recherche d'une vaine Lincoln cherche un Napoléon inconnu, et il essaie ses officiers espérant que le héros caché se relèvera de lui même lorsque le système de rotation adopté le portera au pinacle.

Les fleuves n'étant pas propices à Lincoln, il s'adresse à la mer et cherche sur les côtes du Sud cette Toison d'or introuvable, cette grande victoire qui doit changer le sort, restaurer le crédit du gouvernement, remplir le trésor vide, faire accourir en foule sous les drapeaux de l'Union les volontaires recrutés, et émerveiller l'Angleterre et la France au point que ces puissances n'oseront plus sonner à reconnaître le Sud.

Qui trop embrasse, mal étreint. La flotte fédérale réussit à s'emparer de Pilot Hattteras et de deux petits forts, mais la mer, aussi peu favorable que les fleuves, joue à cet infortuné Lincoln le mauvais tour de balayer sa victoire et sa conquête en emportant par lambeaux le banc de sable, base fragile sur laquelle reposait tout son triomphe. Le formidable armada parti du Nord n'a encore obtenu d'autre succès que de canarder les batteries de Hilton Head, autre banc de sable, et les fédéraux fidèles à leurs instructions n'ont pas osé s'éloigner assez de leurs dunes pour aller occuper le village de Beaufort, moins prudent d'ailleurs que vaseux, débute sur le continent. En ce moment, la grande flotte longe les côtes de la Floride en quête de nouveau banc de sable, ou d'une pointe de terre mal gardée à conquérir.

En épargillant ainsi ses forces, l'ennemi du Sud espère épuiser les ressources des Etats Confédérés et il ne s'aperçoit pas qu'il affaiblit lui même sur tous les points ses moyens d'action. Il se trompe encore étrangement lorsqu'il s'imagine qu'un triomphe partiel aurait pour lui de grands avantages. Son but est évidemment de trancher le cercle de résistance qui lui oppose et de faire une pointe dans l'intérieur des Etats Confédérés. Mais en admettant qu'il y réussisse, ne comprend il pas que des échecs sur les autres points de la ligne le feront reculer et l'obligeront, en le rejetant sur la défensive, à abandonner ce qu'il aura gagné. Il joue un jeu désespéré qui ne pourrait réussir que s'il gagnait sur tout le tableau et comme la guerre s'est pas tout à fait un jeu de hasard, le passé nous autorise à dire qu'un pareil espoir est une présomption par trop grande. Le courage, le patriotisme, la tactique militaire, et le bon droit d'une nation ont plus de chances de triompher que l'obstination et le fanatisme aveugle. M. Lincoln et son parti succomberont à la tâche qu'ils ont entreprise, et ils auront beau changer de généraux, ils n'en arriveront pas plus vite à la solution du problème.

UN AUTRE VAISSEAU.—Le *European Times*, de Liverpool, contient le paragraphe suivant :

On annonce que le steamer *Fingall* a été expédié récemment de ce port pour "Madère et la côte occidentale d'Afrique" avec une cargaison de munitions de guerre évaluée à $100,000. Il est décrit de crainte que 11,341 carabines, 100,000 cartouches, 581 sabres, une quantité de cartouches de cuir, sept tonneaux de bombes, quatre pièces d'artillerie, &c., sont destinés pour les nègres. Le bruit courait, lorsque le navire quitta ce port pour Madère et la côte occidentale d'Afrique, que le Fingall était en route pour le Sud. Il paraît que la nature de sa cargaison a été modifiée à Madère et que le navire a pris la route du Sud. Il est possible que notre correspondant ait pu commettre une erreur de plume substituant "Madère et la côte occidentale d'Afrique" à "Etats du Sud de l'Amérique du Nord."

LONGUE POURSUITE.—Un des canons apportés à Angleterre par le *Bermuda* a été monté à Evansport où on l'essaye. Un des boulets a traversé le Potomac et est allé tomber à quatre milles dans le Maryland, ce qui fait une portée de six milles. Un habitant près de la maison duquel il est tombé, a fait poliment prier la batterie de viser dans une autre direction.

LA CARGAISON DU TRANSPORT UNION.—Le transport fédéral *Union*, qui a été capturé après s'être échoué sur la côte de la Caroline du Nord, constitue pour nous une bonne prise. On écrit, en effet, de Fort Macon au *Progrès de Newbern* :

Des travailleurs sont employés toute la journée à débarquer la prise. La cargaison rapporte plus de $100,000 aux Confédérés. On a retiré deux canons de 24, des carabines de Sharp, des cartouches, 11 chevaux, 300 couvertures, &c. La machine qu'on va enlever vaut $30,000. Le nombre des prisonniers capturés est de 81.

LE SIDEWIND STEAMER.—Le steamer de guerre dont nous avons annoncé l'arrivée dans un port du Sud (Savannah) a été amené d'Europe par le capitaine Anderson.

PERTES FÉDÉRALES A BELMONT.—Les pertes fédérales à Belmont sont évaluées à 1009, qui se répartissent ainsi : enterrés sur place 298, morts ou blessés portés sur leur bateau pendant la bataille 311 tués ou blessés à bord des bateaux lors du réembarquement 200, prisonniers 200. Il paraît que le 7e de l'Iowa a été taillé en pièces, 40 membres seulement ont répondu à l'appel à Cairo.

LE TENNESSEE ORIENTAL.—L'incendie des ponts dans l'Est Tennessee a eu pour effet de rallier à la cause du Sud un grand nombre d'unionistes. Les incendiaires sont poursuivis et recherchés, et justice en sera bientôt faite. Des ponts provisoires ou des bacs ont été établis pour remplacer les ponts brûlés. Le service n'est pas interrompu, il y a seulement un retard.

RENFORTS POUR PENSACOLE.—Nous lisons dans l'*Observer* de Pensacola, de 11 courant, que deux régiments complets de Mississippi venaient d'arriver dans cette ville sous le commandement du colonel Hint et qu'ils étaient [illegible] sous le commandement général de gé[illegible] de la Louisiane.—De [illegible] nous pouvons compter sur le Mississippi, le district Louisiane J. Davis, le district Parkins, le district Marshall.

Ces nominations sont actuellement sous très les rapports. La Louisiane sera dignement représentée au premier Congrès Confédéré. Il appartient à la Législature qui se réunit le 25 de ce mois de choisir deux sénateurs pour représenter l'Etat au Sénat des Etats Confédérés. Nous espérons que cette assemblée saura faire parmi les citoyens que leur position désigne comme candidats deux choix qui fassent également honneur à notre Etat et que la position puisse cordialement rallier.

Par le Telegraphe.

(DEPECHES DE NUIT)

De Galveston, via Brashear City.

Le schooner Royal yacht brulé.

Galveston, 9 nov.—Aujourd'hui, vers 3 heures et demie du matin, les vigies de steamer *Rusk* ont vu le schooner Royal Yacht, capitaine Chubles, paraissant en feu en vue de Bolivar, dans la baie. Des bateaux ont été immédiatement envoyés à son secours, et on découvrit que le feu avait pris à quelques poudres du magasin, qui, fort heureusement, a été préservé. Le feu a été éteint, et le navire n'a été que légèrement endommagé. On rapporte que l'équipage a fait une forte résistance avant de se rendre. On a trouvé les cordelas des matelots sous le pont, mais on n'a pas retrouver les autres armes. On voyait des balles de monsquets logées dans les flancs du navire. On suppose que des chaloupes d'une frégate se sont approchées très près du yacht avant d'être aperçues, et les assaillants devaient être au nombre de 100 contre les 15 hommes d'équipage du yacht. On l'a amené au port. Il est évident que l'ennemi en a eu peur et s'est éloigné en hâte.

De New-York, via Nashville.

Correspondance entre H. W. Hayman et lord John Russell, sur la question du coton.

New York, 11 nov.—Le dernier steamer apporte une série de lettres entre Henry W. Hayman, représentant les intérêts des importateurs de coton en Angleterre, et lord John Russell. Hayman informe lord Russell que, conjointement avec d'autres négociants, il avait le désir d'établir une ligne de navires pour commercer avec la Nouvelle Orléans et d'autres ports du Sud, et il demande la protection des croiseurs de Sa Majesté dans les Antilles pour ces navires, ou bien que ces navires soient autorisés à se défendre, si on leur fait résistance.

Lord John Russell réplique que le gouvernement de Sa Majesté ne donnera pas la moindre protection à une telle entreprise, et dit : "Les Etats-Unis et les Etats qui s'intitulent Etats Confédérés sont en guerre civile, et le gouvernement de Sa Majesté a reconnu cet état de choses et s'est déclaré neutre entre les parties belligérantes, et que, dans de telles circonstances, si un navire anglais, étant neutre, cherche sciemment à violer un blocus effectif, il est sujet à être pris et condamné, dans le cas où il chercherait à résister par la force à un navire national qui voudrait faire respecter le blocus.

Une pareille résistance serait une violation du droit des gens et exposerait le navire et sa cargaison à la condamnation et pris, et les personnes qui auraient participé à la résistance, à être traités selon les rigueurs des lois de la guerre.

Spécial à l'Evening Post de N. Y.)

Washington, 11—On a préparé, si on n'a déjà fait partir, la flotte qui doit fermer les ports de Savannah et de Charleston et empêcher toutes nouvelles entreprises ou sorties des expéditions de Tibédors on Nashville.

New York, 11 — Le Post dit qu'il y a aussi dans ce port une flotille composée de 30 navires armés et ayant leurs équipages au complet, et prête à faire voile pour la flotte du Mexique. Ces navires sont d'une dimension, d'un usage et d'armement particuliers. Ils sont destinés à parcourir les côtes de la Louisiane et de l'Alabama.

De Montréal, Canada.

Le steamship North Briton entièrement détruit.

Montréal 11—Le troisième officier du steamship North Briton est arrivé à Father Point dans une chaloupe, et rapporte que le North Briton a donné sur un récif à Parquet Island, à 10 heures du matin, le 3 courant, par un fort coup de vent, et a été totalement naufragé. Parmi les passagers et l'équipage quatre seulement ont été débarqués à Port Malgan. On n'a sauvé que quelques sacs des malles, et encore étaient-ils complètement saturés d'eau.

De Gallipolis, Ohio.

Gunnboats, Virginie, attaquée par les Confédérés.

Les Fédéraux ont cent hommes tués ou faits prisonniers.

Gallipolis, Ohio, 11—Gunnboats, Vie, sur la rivière Ohio, a été attaquée hier soir par 600 rebelles et par 140 Fédéraux qui y étaient stationnés. Ce seulement parvinrent à s'échapper. Les autres ont été ou tués ou faits prisonniers.

De Baltimore.

Baltimore, 11 nov—Le capitaine Dowell, du 20e regiment Indiana, est de retour de Hatteras et dit qu'il a trouvé qu'il lui était impossible de laisser plus longtemps son régiment en sécurité.

De San Francisco (Californie.)

San Francisco, 11 nov—Benjamin Stark a été nommé sénateur pour représenter l'Oregon. Il est démocrate et haut du Connecticut.

De Boston.

Boston, 11—Le maire Barker (on a du vouloir dire R. S. Bunker marchand à Mobile, et non par l'ex maire de Mobile), et William Pierce de la Nouvelle Orléans, sont sortis aujourd'hui du fort Warren et remis en liberté.

Du Missouri, via Memphis.

St Louis, 12 nov—Le *Republicant* de ce matin dit qu'il y a eu hier soir un immense meeting en faveur de Fremont, qui a déclaré embrasser ses vues et approuver sa conduite.

L'*Independant*, journal de Hescher, dit que Seward a exprimé la conviction, que le gouvernement ne peut pas réussir dans cette guerre et que la paix sera déclarée sous quatre vingt-dix jours.

De Memphis.

Memphis, 11 nov.—Cent prisonniers fédéraux sont arrivés ici aujourd'hui et ont été bien accueillis par les habitants de la ville. Le général Polk est encore souffrant des suites de l'accident que nous avons rapporté.

Le général Pillow a de nouveau défendu l'exportation du maïs.

Columbus est sous la menace d'une autre et formidable attaque de la part des Fédéraux.

LES FORCES DU SUD.—Un correspondant du *Herald* évalue la totalité des forces du Sud à 400,000 hommes, et il demande que l'on mette sous les armes, au Nord, toute la population en état de combattre, afin d'éviter l'insurrection. Le même correspondant évalue le nombre des fusils que possède le Sud à 800,000. Il peut être assuré que pas un de ces fusils ne restera inactif faute de deux bras pour s'en servir.

UNE LETTRE DE LONDRES.—Le *Washington Republican* publie quelques passages d'une lettre écrite par un Américain résidant à Londres, lettre dont voici un extrait :

Les nouvelles du désastre de Lexington nous ont parvenues de bonne heure ; nous pâlirons de que vous savez déjà, qu'elle m'a profondément affecté. Je vous suivais le Times, le Chronicle et le *Telegraph* qui ont sur ce sujet des articles par lesquels vous verrez ce qu'en pense ici de notre défaite. Mais je vais vous dire quel est mon sentiment. Je crois que les prochaines jours ne nous apportent la nouvelle d'une victoire brillante et décisive remportée par le gouvernement fédéral sur les confédérés. J'Angleterre pesaient certainement de lever le blocus des ports du Sud. Vous verrez annoncé dans le *Times* d'aujourd'hui que lord John Russell a dit qu'il prendrait en considération la question de savoir s'il y a lieu d'envoyer des navires de guerre lever le blocus. "Mais avez vous que je pense que cela n'est qu'une partie de la vérité. Des navires de guerre sont déjà partis de ces ports vers l'ouest avec des ordres cachetés. D'après tout ce que je puis recueillir des déclarations de la presse et des conversations réservées de John Bull au desert, je pense qu'il n'y a pas à douter que ces navires se soient destinés aux ports du Sud devant lesquels ils croiseront en attendant les ordres ultérieurs que leur portera quelque steamer rapide.

Vous pouvez imaginer quels seront ces ordres. Ils vous diront, au nom de l'honneur de l'Angleterre par une victoire tellement décisive qu'elle détruise l'armée Confédérée de Potomac, nous aurons cette puissance contre nous et en faveur du Sud.

MEDICAMENTS, ETC.—Les pharmacies situées rue de Chartres Nos 183 et 216 renferment des médicamens de choix dont quelques-uns sont énumérés dans une annonce insérée plus loin. On y trouve aussi, malgré les rigueurs de blocus, toutes les substances pharmaceutiques, drogueries et produits chimiques employés en médecine ou dans l'industrie, le tout à des prix modérés.

THEATRE DE L'OPERA.—Nous appelons de nouveau l'attention de nos lecteurs sur la représentation qui doit avoir lieu demain soir au théâtre de l'Opéra. S'il nutlit d'avoir du talent pour avoir droit aux sympathies du public, les bénéficiaires peuvent sûrement compter sur un succès. M. Julian est un des meilleurs comédiens que nous ayons en ce moment toujours dans l'emploi des jeunes premiers rôles, il a de la distinction, du sentiment et une parfaite entente de la scène ; et dans les différents rôles créés ou repris par lui il a toujours satisfait les véritables amateurs de l'art théâtral. Madame Julian est également une artiste de mérite qui se montre comédienne intelligente et fine dans le vaudeville comme dans la comédie ; elle a un de ces talents qu'on apprécie davantage en les connaissant mieux, aussi a-t-elle constamment gagné dans l'estime des connaisseurs depuis deux ans qu'elle joue à la Nouvelle-Orléans. En rappelant les titres des bénéficiaires à la bienveillance du public orléanais, nous n'avons fait qu'user rendre justice. L'attrait du spectacle demain ne manquera pas d'ailleurs de produire une recette fructueuse. Les organisateurs de passer une soirée agréable sont si rares qu'il ne faut pas laisser échapper cette qui se présente.

Une charmante comédie, *C'est l'Amour !! l'Amour !!* trois vaudevilles amusants : *Un Tyran Domestique*, *Le Pantoufle de Cendrillon* et *Pauvre Mimi*, une fantaisie mêlée de couplets, *Entre Hommes*, jouée par Mmes Reiter et Julian, forment, avec *Les Blancs à l'Eternité*, chansons par notre consommate première dame d'opéra, M. Gembel, le programme de la représentation de demain.

HOMICIDE A BATON ROUGE.—Nous lisons dans le *Baton Rouge Gazette* :

Samedi dernier M. Theodule Trahan, d'Ouest Baton Rouge, a tué un boulanger nommé Boudonnaison qu'il a surpris au moment où il tentait de violer sa femme. M. Trahan a été acquitté, l'homicide ayant été trouvé justifiable.

CHRONIQUE LOCALE.

Jour de Jeune.—Les citoyens de la Nlle-Orléans se sont conformés à la proclamation du Président qui avait fixé le 15 novembre pour le jeûne et la prière.

Presque tous les magasins ont été fermés et un silence de mort a régné dans les rues. La population s'était portée dans les églises.

Le général Lovell a assisté au service divin, à l'église du Dr Palmer.

La Batterie flottante — Les visiteurs seront admis demain, dimanche pour la dernière fois, à bord de la batterie flottante, et leurs offrandes seront politiques à cette occasion au profit du Marché Gratuit. Nous espérons donc que la foule sera nombreuse, et que chacun, tout en satisfaisant sa curiosité, s'empressera de donner son obole aux familles de nos braves volontaires.

Paragraphes.—Nous apprenons que les étoiles placées qui doivent être contenues sont celle du percepteur de taxes du Troisième District et celle de représentant du neuvième district. M. Marc Dodart avait été déclaré élu pour le premier et M. Mat. Brown pour la seconde. Les soutenants sont MM. V. Bel-Cézan pour percepteur et M. D. D. O'Brien pour représentant.

—La bateau flottante, dont on a beaucoup parlé, quitter le pied de la rue Bienville demain, dimanche. Avis aux personnes qui ne l'ont pas encore examinée. Il sera fait à bord une quête au profit du marché gratuit.

—Jacob Ramsenger, âgé de quatorze ans, a eu la cuisse gauche meurtrie par les roues d'un wagon dans la rue des Magnolias, à l'encoignure Nouvième. Il revenait du marché gratuit avec un panier de provisions pour sa mère, le fonds du panier et son empressement de sortir du wagon avant qu'il s'arrêt sont la cause de cet accident.

Fatal accident.—Hier, à midi et demi, le magnifique établissement de scieries de MM. Walsh, St. Pierre Tompkins, a été le théâtre d'un accident qui malheureusement prendra plus trop souvent dans nos colonnes. M. Thomas M. Walsh était occupé à montrer à des clients un revolver, et en essayait les batteries, quand soudain un coup partit et atteignit son cousin, M. Robert J. Walsh, à l'épine dorsale. Le lieutenant Boylan et Officier Millet ont transportaient immédiatement sur les lieux, et l'infortuné jeune homme fut envoyé à l'hopital où malgré tout il se trouve dans une position des plus critiques. Il a reçu deux balles, et quelque soin que prodiguent M. Thomas Walsh a été arrêté jusqu'à un complet examen de cette affaire.

Une partie désagréablement interrompue.—La nuit dernière, les sergents Reed et Busby, accompagnés de quelques-uns des officiers de la police du premier District, faisaient une descente dans une maison de la rue Wood, entre Carondelet et Baronne, occupée par un esclave de nommé de John, appartenant à M. Hall. La, autour d'une table, se trouvaient vingt et quelques esclaves, et un blanc nommé William Conners, occupés à jouer aux cartes et aux dés. L'apparition de la police jeta parmi eux un désordre inexprimable. Près de la société quelques uns avaient franchir barrières et murailles, mais ceux d'entre eux et William Conners furent néanmoins arrêtés. La maison qu'ils avaient choisie, était complétement inaccessible.

FEUILLETON.

LA FILLE DE SATAN.

ESCALADE DE MURAILLE.—*Suite.*

Après avoir gravi un chemin assez dur et rocailleux, le cocher et les autres démantelés du vieux couvent de Montmartre se demirent devant ses yeux.

Le sentier longeait un côté de ce bâtiment.

C'était l'un des plus anciens et plus pauvres monuments de la chrétienté le plus ancien corps de logis, bas et écrasé, n'élève-t-il non loin ceux de mousse qu'à la hauteur d'un hangar et n'était guère dépassé par la modeste et sombre église. Le préau qui régnait en avant, bordé d'un mur peu élevé, surmonté d'arcades et orné à l'intérieur de statues de saints, naïs le tout presque méconnaissable à force de vétusté.

On sait que les préaux des couvents servaient de cimetière et de jardin aux religieuses. Cet enclos avait donc des pierres tumulaires des différents temps, mais toutes aussi humbles, des ronces, des buis, de mauve ses herbes envahissantes, percées çà et là de hautes tiges de mauves appartenant également à l'ornement des tombes et à la promenade des vivants.

Lucia, en passant sous cette muraille, rédéchit que, puisque Claire était sûrement venue à Montmartre et n'avait point poursuivi sa fuite jusqu'à la *chaumière rapide*, elle devait passer la nuit au couvent des bénédictines, car, s'était arrêtée dans ce lieu agreste, c'était le seul but qui eût pu lui offrir un asile.

Comme elle songeait à cela, son regard se portait naturellement dans le préau. Monté sur son cheval, elle était assez élevée pour voir par dessus les broches l'intérieur de l'enclos.

Il lui sembla apercevoir du mouvement près d'une tombe.

Elle colla son cheval au mur et regarda fixement.

Des branches d'arbustes se balançaient en effet, et au dessous on distinguait une blanche figure de femme, assise devant une pierre tumulaire.

Plus Lucia observa la personne qui se trouvait là, mieux il lui semble reconnaître Claire. Et en admettant que la jeune fille eût passé la nuit au couvent, l'excessive chaleur avait bien pu la chasser de sa couche, de son étroite cellule, et la porter à venir respirer au dehors.

Lucia voulut s'en assurer.

Elle sauta à bas de sa monture, gravit un monceau de gravier, et arriva à l'ouverture d'une large broche.

De là, elle put parfaitement reconnaître sa jeune amie, qui était à dix pas d'elle.

Un pas de plus la conduisit sur le mur écroulé, au dessous duquel elle se trouvait, les restes d'un nimbe d'or qui avait paré jadis la tête, un pas de plus encore la fit monter sur les épaules du saint, et, de cette place, arrachant une poignée de giroflées des décombres, elle les lança sur les genoux de Claire.

Celle ci tressaillit d'abord de terreur ; mais en tournant la tête, elle vit dans l'atmosphère limpide une forme si élégante et si gracieuse, qu'elle ne put méconnaître son sauveur.

Et courant de ce côté :

—Vous ! vous ici, Lucia ! s'écria t-elle.

—Ah ! dit Lucia de son poste élevé, mes giroflées sont allées vous apporter, comme les balsamiques que vous jetiez sur mon métier de tapisserie me faisaient descendre vers vous.

—Pour approcher de la fenêtre, je montais sur la tête du chat Jupiter.

—Et moi, me voici juchée sur l'épaule d'un saint Pierre..... de pierre.

—Vous croyez que c'est ce saint là ?

—Sans doute, puisqu'il tient des clefs..... des clefs bien inutiles, si ce sont celles de ce couvent, ouvert de tout côtés.

—Oh ! mon amie, descendez vite, j'ai à vous parler.

—Et moi aussi, vraiment..... cela me cause hanteur, je ne peux guère sauter jusqu'à terre ;

—Descendez, à l'endroit où vous êtes ; suivez deux arcades, à la troisième vous trouverez le mur assez ruiné pour le franchir avec un peu de courage.

—J'en ai beaucoup.

—Venez donc..... En arrant ainsi dans la nuit et en escaladant les murailles, nous aurons air de ces princesses des anciens temps courant leurs terribles aventures.

Lucia suivit l'itinéraire tracé par la jeune fille, et vers la troisième arcade, elle put, au reflet, se déchirant un peu la robe et laissant les lambeaux de sa robe aux épines, arriver dans l'intérieur du préau.

Claire, qui avait cours à ce côté, la prit par la main et le guida dans les passages difficiles du cimetière, en envahi par les plantes épineuses et les broussailles.

—Mais, au nom du ciel, Claire, lui dit Lucia, que faites vous donc ici ?..... quand on vous attend ailleurs !

—O mon amie ! répondit la jeune fille, je méditais auprès d'une tombe qui m'a donné bien cruellement à réfléchir.

—Auprès d'une tombe ?

—C'est là où je vous conduis..... Tenez, nous y voici..... Voyez, sous ces ronces, un monument de marbre élevé parmi les simples pierres.

—Je le distingue..... à peu près.

—Il semble monter un peu plus de luxe que les autres..... mais pourtant, que ce marbre est triste !..... que son aspect est effrayant !

—Et c'est là où nous allons !

—Tu t'étais venue se marier auprès pour renseigner les réflexions qu'il inspire..... mais non pas sur ces marches..... oh ! non, plus loin de ce pierre funeste, de son emblème..... qui distille le poison.....

—Claire..... vous êtes insensée.

—Venez ici..... asseyons nous sur ce banc de gazon où j'étais.

—Et vous m'expliquerez ce sombre mystère ?

—Oh ! sans doute..... vous comprendrez bien vite, alors tout ce qui m'est arrivé, et pourquoi je suis ici quand on m'attend ailleurs.

La jeune fille, qui s'était assise sur l'herbe ainsi que son amie, et qui, en face de ces amis, ressemblait encore une inviolable terreur, dit en étendant sa main vers la pierre noire :

—Cette tombe est celle de *Marie de Bourvillers*.

IV

CHEZ LES BENEDICTINES.

Pour expliquer la présence de mademoiselle d'Entragues au couvent des bénédictines de Montmartre, la sémotion dans laquelle elle se trouvait, et les paroles prédictives qu'elle adressait à son amie, nous sommes obligés de nous reporter à la journée précédente et de suivre la jeune fille depuis sa fuite de Paris.

A deux heures de l'après-midi, Claire descendit de l'hôtel d'Entragues dans la pensée de n'y plus rentrer et de passer de la dans l'habitation où elle serait placée en souveraine par le roi de France.

Elle n'éprouvait pourtant qu'une émotion légère, qui ne faisait pas battre beaucoup plus rapidement son cœur.

Il n'y avait rien de corrompu, de vicieux en elle, loin de là ; mais son extrême jeunesse l'empêchait de juger de l'importance funeste de sa démarche ; surtout les influences du premier âge, l'exemple de sa mère qui portait si fièrement le titre d'ancienne maîtresse de Charles IX, de sa sœur aînée, occupant la même place près de Henri IV, l'avaient placée à un point de vue où les amours printiers apparaissaient dégagés de blâme et à part de tous les autres.

Donc ce jeudi-là, jour d'une fête de la Vierge Marie, Claire avait prétexté une fête à footballer à l'une de ses amies du nom de Marie qui habitait pour l'été le coteau de Montmartre, et elle avait obtenu la permission de sortir avec sa mère ordinaire.

Bouchemont, le noble demoiselle n'avait pu donner de motif à ses parents, qu'en choisissant les heures du jour pour sa petite excursion. Elle en serait quitte pour attendre à Montmartre le moment avancé de la nuit qui pourrait seul lui permettre de se mettre sous la garde des officiers du roi et de chercher vers le palais champêtre où Henri abritait ses amours.

A la porte de l'hôtel, les laquais l'attendaient, et deux chaises étaient préparées pour elle et sa suivante Lucienne.

Claire, la main déjà posée sur la bride de sa monture, donnait un dernier regard à la maison paternelle.

En retournant la tête, elle vit Georges de Romy qui s'était avancé pour la saluer.

Georges revenait de sa promenade accoutumée sous les arbres qui débordaient du jardin de Lucia. Mais la vue de Claire soulevait toujours en lui un sentiment plein de charme, qui semblait un amour dépouillé de ses agitations cruelles, baignant dans un calme du ciel, dans une douceur ineffable ; sentiment si différent de la passion impétueuse ressentie pour Lucia, qu'il avait pu subsister près d'elle sans lui faire naître si d'autre.

En ce moment surtout, la belle et expressive figure de Georges portait l'empreinte d'une affection mélancolique et profonde, comme s'il eût pu sentir de quelle solennité funeste ce moment était marqué dans la destinée de Claire.

Le jeune fille, en rencontrant le regard de Georges, le sentit pénétrer jusque dans son sein. Un regret poignant lui serra le cœur. Pour la première fois, elle comprit bien cette tendresse de sœur, mêlée d'une nuance plus tendre qu'elle ressentait pour Georges.

Le projet formé par madame de Chantal, de les unir, avait mis entre eux un lien secret, ce projet leur donnait à tous deux le pressentiment de ce qu'eût été leur vie passée ensemble. Ils savaient bien que c'était impossible, mais en se rencontrant, ils voyaient dans le même mirage cette existence où ils seraient été unis et heureux l'un par l'autre.

Aussi Claire répondit à peu près à leur commune pensée.

Tendant la main à Georges, elle lui dit d'un accent triste et pénétré :

—Priez pour moi, monsieur de Romy..... car la chaleur est excessive, et une course au dehors de la ville en ce moment est peut-être dangereuse... Mais je crois que nous ne choisissons guère plus nos démarches que nos sentiments, nos pensées, et que nous allons où la destinée nous emporte.

Georges le savait trop bien par lui-même.

Il baisa la main de Claire comme celle de la lui avait tendue, avec une expression grave et douce, qui avait quelque chose d'un adieu.

Il demeura immobile à l'entrée du couvent.

Un peu après la porte Saint Denis, elle renvoya les laquais de la maison en leur disant qu'elle était sûre de trouver d'arriver, et que, devant rester longtemps dans cette ville, elle ne voulait pas accompagner au retour par les gens de la dame chez laquelle elle se rendait.

Claire resta alors seule avec Lucienne.

Et Lucienne était initiée dans le secret du voyage, elle n'eût plus jeté les hauts cris si une voiture du roi fût venue les enlever toutes deux, elle attendait, au contraire, impatiemment, de se trouver sous la garde des officiers de Sa Majesté, et se disposait avec assez le joie à partager la fortune de sa maîtresse.

Elles montèrent un instant à petits pas bottés Montmartre, puis elles y arrêtèrent de descendirent de cheval au point de la hauteur où il leur faudrait tourner pour aller rejoindre la croix de pierre, peu éloignée, vers laquelle l'escorte devait les attendre.

Elles n'agissaient plus que de passer le temps jusque là.

Le couvent s'élevait à quelque distance. Mademoiselle d'Entragues et sa suivante allèrent gagner le mur bordant le nord, et s'asirent sur la terre où régnait un peu d'ombre.

La situation était peu faite pour charmer le temps.

Aussi, au bout de quelques minutes

—Mademoiselle, dit Lucienne, que pourrions nous faire pour nous distraire !..... Dans ces blés, la bas, on pourrait bien cueillir un bouquet de bleuets et de coquelicots..... mêlés ensemble, c'est joli.

—Par ce soleil..... qui nous jaunirait comme des épis ! s'écria Claire.

—Bien, nous allions chez quelque paysan..... boire du lait !

—Ah ! cela ferait penser bien peu d'instants.

—Alors, il faudrait peut-être aller demander asile dans l'un de ces moulins à vent pour le reste de la journée, et nous amuser à le regarder tourner.

—Je ne te comprends pas, Lucienne, de ne songer qu'à des choses semblables. C'est aujourd'hui la fête de la Vierge Marie..... Sainteté.

—Oui, ce qui m'a permis de faire de la toilette pour sortir, de mettre cette robe de poire lilas et quelques joyaux..... Mais je dénie qu'en celjour de grande fête, ce n'est pas une raison pauce que nous sommes en voyage de manquer à nos dévotions. Mademoiselle d'Entragues, le prese a ce monastère, nous nous y rendrons.

—Eh ! c'est juste, mademoiselle..... et les religieuses nous donneront peut être des cerises. Bientôt après, nous entendrons sonner de la cloche qui appellait les fidèles, Claire et Lucienne se rendirent à l'église du vieux monstier.

A continuer. CLEMENCE ROBERT.

Décédée, hier matin 15 courant, à 11 heures Mlle LOUISE ROSENA WHITING. Ses amis et connaissances ont été invités à assister à l'enterrement, du Cimetière Hebraïque, aujourd'hui, 16 courant, à 3 heures P. M., à partir de la maison mortuaire, rue Kerlerec No 109, entre Bons Enfants et Morales.

Sur la mort de Joseph Kiar,
Tué à la dernière bataille près Columbus.

Dieu a rappelé à lui ce jeune et loyal Louisianais, et l'ami, le camarade et le compagnon d'armes, qui, dans la Providence, venait semer sur cette tombe fraîchement ouverte, quelques fleurs et donner une larme à son souvenir.

Lorsque ce jeune homme vit que le froid insolisme du dévouement qui l'avait poussé dans la lutte, et qu'il dans soulillaient ses chasses naïves, qu'obéissant et le pouvoir, il portaient l'invasion et la flagellation sur le sol natal, il accourut à la défense de ceux qui prit les armes et vint O Liberté ! on patrie ! le cours des différents jours.

Il quitte ses parents, ses amis et la jeune chérie de tout paternel et paritif ; ce fut sur le champ de bataille, sur le son retentissant du fusil, et le bruit du canon, le 10 du mois de novembre 1861 qu'il devint son sang et en vie pour la cause commune.

C'est ainsi que JOSEPH KIAR a rendu le dernier soupir. Jeune homme au cœur sympathique et généreux, au caractère doux et sympathique, il a eu le privilège de se faire estimer. Ses dispositions aimables le faisaient aimer de ceux qui le connaissaient, et ses précieuses qualités chez lui, nous pouvaient dire que il fut un brave et sincère ami.

Ses jours étaient comptés, il n'a qu'à ses amis